

Tim Jackson

PROSPERITE SANS CROISSANCE

Les fondations pour l'économie de demain

Éditions De Boeck Supérieur, 2017

Échelles subjectives de lecture

| | |
|--------------------------|-------|
| DIFFICULTE DE LECTURE | ★★★★★ |
| PLAISIR DE LECTURE | ★★★★★ |
| ENRICHISSEMENT PERSONNEL | ★★★★★ |

À propos

L'auteur, Tim Jackson, a été Commissaire à l'économie de la Commission pour le développement durable pour le Royaume-Uni. Il est aujourd'hui professeur en développement durable à l'université de Surrey.

La première édition de son livre est sortie en 2009, dans un contexte post-crise économique où certaines limites des modèles de croissance se sont fait fortement sentir, notamment au niveau social (accroissement du chômage, augmentation du coût des matières premières, ...). La seconde édition a été améliorée et enrichie.

En résumé (et pour vous donner envie d'aller plus loin !)

Tim Jackson commence par nous inviter à réinterroger notre rapport à la prospérité. La prospérité c'est à la fois « réussir dans la vie et se sentir bien dans sa vie ». Notre prospérité et celle de notre entourage sont donc entrelacées (nous sommes plus heureux si notre entourage l'est aussi). Il observe que la pensée actuelle a tendance à relier prospérité et croissance. Or, à l'aide de diverses études mais aussi de références tirées de la sagesse antique, Tim Jackson montre qu'au-delà d'un certain point la recherche permanente de la croissance économique ne semble plus favoriser le bonheur humain et peut même l'entraver. Oui, dans les pays pauvres l'augmentation des revenus a un effet direct sur le bonheur (accès aux soins, qualité de vie, ...). Dans les pays riches les retours sont plus modestes. Différents auteurs parlent de « point idéal » entre croissance de revenu et stabilité économique.

Et bien sûr, n'oublions pas les limites écologiques de la planète qui se font de plus en plus sentir. Fait indiscutable aujourd'hui.

Au fil du livre, l'auteur interroge notre rapport au matériel et à l'épanouissement, qu'il est difficile de résumer tant il est complexe. Entrent en jeu des circuits de satisfaction, le symbolisme qui en est tiré (rapport identitaire, ...), ... Aussi, identité, amour, joie et sens – composantes immatérielles – sont porteuses d'une empreinte matérielle (nous exprimons notre amour avec des cadeaux, définissons notre identité avec des possessions, ...). Il n'y a rien de pathologique là-dedans. Ce qui est pathologique c'est la bascule dans le consumérisme. Il analyse que pour sortir de trop de croissance « nous devons nous attaquer à la logique sociale qui concourt à piéger les gens dans la compétition positionnelle. Nous devons aussi déterminer des moyens moins matérialistes de participer à la vie en société ». Et en même temps il montre qu'en cas de difficultés, les ménages épargnent et que les entreprises doivent mettre de plus en plus d'énergie pour les pousser à consommer. Ils savent aussi être raisonnables.

Point de surprise à ce stade me direz-vous ? Une fois ce constat posé les choses se compliquent. En effet, l'enjeu consiste donc à arrêter la croissance tout en conservant la stabilité économique, au risque sinon de voir des conséquences sur notre système social, de santé, les emplois, ...

Dans le système actuel, la croissance est nécessaire à la stabilité. De façon simplifiée, elle peut être maintenue par deux leviers : augmenter l'efficacité avec laquelle les intrants sont utilisés (baisser le coût des matières premières, le coût du travail, ...), ou augmenter la productivité (amélioration de process, ...). Mais si la chaîne de travail est plus efficace, il faut moins de personnes pour produire, le chômage augmente et le pouvoir d'achat baisse, ce qui a un impact sur les finances publiques qui font des coupes dans leurs investissements sociaux ... Spirale infernale.

Le capitalisme ne semble offrir aucune voie facile vers un état stationnaire : sa dynamique naturelle semble pousser vers deux états, l'expansion ou l'effondrement. La croissance est insoutenable, la décroissance est instable dans les conditions actuelles au risque d'une spirale récessionniste.

Le découplage (baisser l'intensité matérielle ou des émissions, utiliser moins de ressources, ...) serait-il une solution pour la planète ? Tim Jackson nous montre que dans les discours deux visions du monde ont tendance à s'opposer entre ceux qui disent que la technologie nous sauvera et ce qui disent tout l'inverse. D'après lui, ces modèles sont utiles, mais pas suffisants.

Alors, il s'agit d'ouvrir des voies. D'abord, envisager la diversité du capitalisme. Les formes de propriété du capital peuvent varier fortement selon le contexte, les formes organisationnelles varient aussi. Et puis, imaginer d'autres modèles économiques.

Il résume ainsi les fondations de l'économie de demain (sans en faire un modèle idéal, mais à aborder plutôt comme des points de repère) :

- *1/ L'entreprise : un service.* L'entreprise doit avoir pour objectif de garantir à la population ses capacités d'épanouissement et que cela se fasse sans détruire les actifs écologiques. Quelles sortes d'entreprises pourraient nous proposer un terrain intéressant pour les « producteurs » que nous sommes, tout en offrant aux consommateurs des biens utiles ? Ce serait la fourniture de « services humains » qui améliorent la qualité de notre vie : nutrition, logement, santé, soins sociaux, éducation, détente, entretien et protection des actifs physiques et naturels, ... Tim Jackson parle de revaloriser les métiers « négligés » car on ne peut pas optimiser le temps (soin, ...) ou baisser les coût de productivité (agriculture, ...), ce qu'il appelle « l'économie cendrillon ».
- *2/ Le travail : une participation.* Le travail compte, c'est un moyen de subsistance, mais aussi un lien avec les autres et une façon de trouver du sens. Accroître la productivité, c'est moins de travail disponible, baisser le nombre de personnel, augmenter le chômage. Il s'agit donc de mieux partager le travail. C'est aussi remettre en question la productivité. À certains endroits, accroître la productivité est utile car cela permet de réduire la pénibilité, à d'autres, ça n'a pas de sens (soin à la personne, artisanat, culture, ...).
- *3/ L'investissement : un engagement.* S'engager dans des projets qui durent dans le temps montre notre engagement vis-à-vis de l'avenir. Dans les comportements spéculatifs, où la volonté est de réaliser du profit à court terme, la relation entre le présent et l'avenir est pervertie. Il s'agit de diriger les fonds d'investissement vers des actifs qui fournissent des capacités matérielles élémentaires. Nutrition, logement et mobilité sont des choses dont les gens auront toujours besoin. De même que la santé, l'éducation, ce qui touche à la vie sociale, ... Sortir de l'énergie fossile nécessitera également des investissements.
- *4/ L'argent : un bien social.* C'est un moyen au service d'une fin.

Il s'agira d'inventer une nouvelle macroéconomie « post-croissance ». L'économie est un objet produit par la société humaine, son caractère persistant est une construction culturelle. C'est sortir de l'opposition entre ceux qui prônent la croissance et ceux qui prônent la décroissance.

Enfin, le gouvernement joue un rôle crucial, et il devra se réinventer. Il faut une gouvernance capable de tracer une voie entre des dystopies rivales et de trouver un équilibre durable entre aspiration et contrainte. Et cela ne s'annonce pas aisé ! Le gouvernement lui-même est pris dans la logique de croissance. En sortir, supposerait de relancer l'idée d'un contrat social. C'est redonner vie à la notion de bien public, de renouveler la notion d'espace public.

Ce que j'ai pensé de ce livre

Ce que j'ai aimé : chez Relayance, nous croyons qu'économie et humain, qu'économie et écologie ne sont pas incompatibles. J'ai retrouvé dans ce livre une façon d'incarner d'autres voies, et ça fait du bien ! Non, nous ne sommes pas obligés de décroître (ça fait peur, ne donne pas envie). Oui, il s'agit bien d'inventer d'autres possibles !

Ce livre offre des éléments solides pour élaborer un nouveau récit autour d'une économie désirable. Il peut être mis en lien avec d'autres approches comme les travaux d'Edgar Morin (p.ex. La Voie), les travaux d'Économie de la Fonctionnalité et de la Coopération (Laboratoire ATEMIS, Christian Du Tertre, ADEME, ...), ou les recherches en psychodynamique du travail (C. Dejours), ...

Les limites : un modèle qui peut sembler encore théorique aux yeux de certains. D'autres pourraient être frustrés de ne pas sortir avec une méthode clé en main. Ce travail n'a pas vocation à faire modèle. C'est plus une source d'inspiration, une invitation à aller vers des processus de transformation. Faire autrement serait nier la complexité dans laquelle nous vivons.

Fiche réalisée par Déborah Will, pour Relayance, Novembre 2021.